

Michel Seydoux presente

# SIX PORTRAITS XL

de Alain Cavalier

en trois films de 100 min.

l'Éon 1 Guillaume

Jacquotte 2 Daniel

Philippe 3 Bernard

une Production Camera One

Distribution TAHASA Avec l'aide du CNC



MICHEL SEYDOUX PRÉSENTE

# SIX PORTRAITS XL

de Alain Cavalier

3 PROGRAMMES DE 2 FILMS



SORTIE LE 17 OCTOBRE 2018



Distribution

**TAMASA**

5 rue de Charonne - 75011 Paris

[contact@tamasadiffusion.com](mailto:contact@tamasadiffusion.com) - T. 01 43 59 01 01

[www.tamasadiffusion.com](http://www.tamasadiffusion.com)



Relations Presse

**CYNAPS - Stéphane Ribola**

[stephane.ribola@gmail.com](mailto:stephane.ribola@gmail.com) - 06 11 73 44 06



Alain Cavalier est un cinéaste, poète qui sait aussi bien être inspiré par Catherine Deneuve et Alain Delon que par Jacquotte, Daniel, Guillaume, Philippe, Bernard et Léon.

Notre relation filmeur producteur est née de notre complicité amicale, depuis plus de 32 années.

J'aime ces moments de cinéma si rares, intimes et profonds que procurent les six portraits XL.

Je vous souhaite de belles émotions.

Michel Seydoux.

## PROGRAMME 1 LÉON & GUILLAUME

### Léon

Ce matin, Léon le cordonnier affiche une pancarte dans sa boutique qu'il tient depuis 46 ans : FERMETURE DÉFINITIVE DANS DEUX MOIS.

Panique des habitants du quartier qui adorent cet Arménien au cœur superbe, au visage étonnant. Est-il possible de prolonger encore sa présence...



# Guillaume

Quatre heures du matin, Guillaume arrive le premier au travail avant son équipe. À la fin de la journée, il aura vendu tous ses gâteaux et tout son pain, tellement c'est bon.

Le soir avec sa femme Jasmine, ils rêvent d'acheter une boulangerie pâtisserie plus vaste, mieux placée...



Programme 1 Léon et Guillaume  
Durée 1h40 - Couleur - 1,77 - DCP

## PROGRAMME 2 JACQUOTTE & DANIEL

### Jacquotte

Une fois par an, en juillet, sur la route de ses vacances, durant quelques heures, Jacquotte revit son enfance dans la maison restée intacte de ses parents chéris.

Ils sont morts depuis longtemps, mais rien n'a été touché. Un jour, il faudra peut-être vendre...



# Daniel

Avant de quitter son appartement, Daniel vérifie dix fois qu'il a bien fermé fenêtres et robinets. Obsédé par la propreté, c'est tout un rituel pour se laver les mains. Il descend au café gratter les multiples propositions de La Française des Jeux. Il fut, avant de laisser tomber, un cinéaste très doué. Pourquoi ne veut-il jamais en parler ? Il blague et passe à autre chose...



Programme 2 Jacquotte et Daniel  
Durée 1h40 - Couleur - 1,77 - DCP

## PROGRAMME 3 PHILIPPE & BERNARD

### Philippe

Une actrice, un académicien, un boxeur, un comédien, Philippe, athlète complet de l'interview télévisée, se prépare à les interroger les uns après les autres.

Une demi-heure chacun, sans ratures, en un après-midi. Il prend des cachets pour se calmer. Il prévoit que le marathon va être costaud.



## Bernard

Avec un éclairage de fortune, sur les planches d'un petit théâtre de Beauvais, Bernard, comédien, joue pour la première fois une pièce écrite par lui et dont il est le seul acteur. Il émeut les spectateurs mais il ne peut imaginer encore vers quoi le mènera cette représentation...



Programme 3 Philippe et Bernard  
Durée 1h40 - Couleur - 1,77 - DCP

## LE JOURNAL OUVERT

### ENTRETIEN AVEC ALAIN CAVALIER

Certains de ces portraits ont été filmés il y a longtemps. Il s'agit de projets à part ou bien font-ils partie de votre journal filmé ?

Ils font entièrement partie de mon journal. Il y a des moments de mon journal davantage tournés vers l'autre, et d'autres moments plus personnels. Il y a le journal fermé et le journal ouvert. Tout ça est totalement mélangé.

Pourquoi cette publication aujourd'hui ?

Je préparais un film avec une femme écrivain, Emmanuèle Bernheim. Son père, victime d'un AVC et à moitié paralysé, lui avait demandé de l'aider à en finir. Elle en avait écrit un livre : *Tout s'est bien passé*. J'avais décidé de tourner cette histoire : Emmanuèle serait elle-même et moi, son père. Peu de temps avant les prises de vues, elle m'annonce qu'elle a un cancer du sein. Elle en guérit. Elle fait une récidive et meurt. Secoué par sa disparition, j'ai l'idée, pour tenir le coup de visiter le journal filmé que je tiens depuis 1993. J'y ai trouvé des personnes filmées à différents âges de leur vie. Je les suivais pour le plaisir de filmer. Pas pour rencontrer un public.

Certains sont des proches, d'autres moins et vous les regardez avec le même intérêt, la même tendresse.

L'attention à l'autre, c'est un outil, comme la caméra. Échanger. Partager. Sans cesse. La personne que je filme, qui elle-même a un travail, découvre que je travaille aussi, toujours là, toujours prêt à enregistrer. Ça crée une fraternité, une rapidité d'échange et, au fil du temps, je reçois de ceux qui sont devant mon objectif une série de gestes et de paroles qui sont le sel de mes films.

Comment avez-vous rencontré Daniel ?

Nous nous trouvions sympathiques. J'allais le voir dans son petit appartement rempli de vieux livres, de vieux disques, d'une télévision centenaire, un repaire de vieux garçon que j'aurais pu devenir. J'ai filmé la progression de ses T.O.C. (Troubles Obsessionnels Compulsifs) qui est de vérifier cent fois que tout est bien en place avant de sortir de chez lui. Et j'ai fini par lui poser la question qui me brûlait depuis tant d'années : « Pourquoi, toi, qui es un cinéaste de talent, tu ne fais plus de films ? »... Chaque fois qu'on se voit, on s'amuse aux jeux de grattage. J'en apporte toujours une dizaine. Pour la première fois depuis dix ans, on a gagné. Du point de vue de la construction dramatique, c'est épatant. Sans scénario. Sans acteurs. Sans équipe. Sans budget. Offert par la vie. Avec l'aide du temps.

Et Jacquotte ?

Le premier jour du mois d'août, j'avais rendez-vous avec elle et son mari dans un café de la Porte de Saint-Cloud « Les Trois obus ». Nous partions en voiture pour Chalonnes, sa ville natale où se trouve la maison de ses parents. Rien n'avait été touché depuis leur mort. Elle ouvrait les volets, les armoires, les placards, sortait les jouets, les robes, les

chapeaux. Elle revivait son enfance, période sacrée de sa vie. Deux heures après, elle re-fermait tout jusqu'à l'année prochaine et le couple finissait son trajet vers La Baule pour les vacances. J'ai filmé Jacquotte pendant quinze ans. Je ne pensais pas du tout à un film. Il n'y avait pas de récit en marche. C'était toujours la même chose. Et le récit s'est introduit le jour où il a fallu vendre la maison, étage par étage, pour en faire trois appartements. Grande tristesse de Jacquotte. Le grenier se remplissait, au cours des travaux, de tous les meubles. Sous les toits, la canicule d'août rendait les visites étouffantes. Quand le grenier fut plein à craquer, avec Jacquotte on s'est regardé, on a ri un peu tristement. Et décidé que je ne viendrai plus la filmer.

C'est important que Jacquotte soit la première des six portraits. Elle est un peu l'emblème de vos films. Vous faites un peu comme elle, vous visitez vos « tendres stocks ».

On fait le même travail de mémoire. Sauf que moi, je visite moins mes stocks, je les fabrique chaque jour. C'est de les fabriquer qui m'excite le plus et pour m'exciter, il faut une personne, un récit, un lieu. D'abord la personne, mon émotion devant elle, mon désir physique de la filmer. Un récit, ensuite, un récit en marche qui vienne des personnes au moment où je les filme et qui ne soit pas la réalisation d'un scénario écrit des mois à l'avance, le contraire pour moi de la vie. Enfin, un lieu, une certaine concentration visuelle. Ne pas s'éparpiller, tourner dans vingt-cinq endroits, sinon la matière s'évapore. Quand ces éléments sont réunis, si vous le voulez, vous pouvez dire que je suis un témoin de mon temps. Mais sans chercher à l'être.

Par contre, on peut dire que Philippe fait l'inverse de vous, il brosse les portraits en un temps record.

Devant moi, il fait le contraire de moi. C'est du sport de haut niveau : quatre portraits de vingt-six minutes en un après-midi, en un seul plan chacun, sans coupures et avec des mouvements de caméra compliqués. C'est passionnant à filmer et dix ans après de revenir voir un Philippe différent. Guillaume, le jeune boulanger-pâtissier, est aussi un fou de travail et de précision. Quand un homme travaille, triche impossible. Je peux le filmer, il est juste. Quand il n'a que sa parole à proposer, méfiance, risque de pose. Quand un cinéaste filme avec tout son corps et tout son esprit, il est aussi dans la précision, sans pathos, sans graisse, à condition qu'au montage, il reste proche de son sentiment au moment où il filmait.

Le portrait de Léon est peut-être le plus touchant. Votre relation évolue devant le spectateur qui découvre Léon en même temps que vous.

Tous les deux, on commence par se vouvoyer et on se tutoie pour finir. Ça faisait un moment que je tournais autour de lui. J'entrais dans sa boutique, il me plaisait mais j'étais gêné parce qu'il écoutait constamment une radio arménienne très fort. Je me disais : je ne peux pas tourner dans ces conditions et je ne peux pas non plus lui demander de

l'arrêter car il sera quelqu'un d'autre sans sa radio. Je ne veux rien changer à la façon d'être des personnes que je filme. Et puis quand j'ai vu affiché sur la porte de Léon qu'il fermait sa boutique dans deux mois, je me suis dit : il faut y aller, une histoire est en route, et si je n'arrive pas à lui faire éteindre sa radio tant pis j'abandonnerai. Et il l'a éteinte.

De lui-même ?

Non. Je lui ai expliqué pourquoi. Je commente la façon dont je travaille, j'informe sans cesse et je ne cache pas mes difficultés de filmeur. Cela dit, je ne leur montre le film que terminé. Ils savent qu'ils peuvent me demander de couper une scène. Ça n'est pas arrivé jusqu'à aujourd'hui.

Avec Bernard, ça a été plus simple. Il a été comédien dans votre film *Le Plein de super* en 1975 et assistant de *Libera me* en 1992.

Une amitié, une compréhension, une confiance sans nuages. Je l'ai suivi pendant dix ans, jouant seul sur scène un magnifique monologue écrit par lui. Du plus petit foyer de campagne aux grandes salles, partout, c'était toujours plein tellement c'était émouvant. Je suis fier d'avoir gardé trace de ce travail. Je suis aussi un archiviste.

Comment stockez-vous tous ces plans tournés ?

Entre 1993 et 2010 date de l'arrivée de la carte mémoire, j'ai plus d'un millier de cassettes. Sur chacune est collé un résumé du contenu. En voir de temps en temps est un plaisir. C'est une image du passé, pas meilleure mais merveilleusement différente de celle d'aujourd'hui. Mes films tournés en vidéo sont à l'abri des dégradations imprévisibles. Ils ont tous une copie 35 millimètres dont on connaît la robustesse du négatif.

Et les cartes mémoire, comment les stockez-vous ?

Je les mets dans un classeur. C'est la matrice du film. Ce n'est pas virtuel. Je peux les toucher, comme un négatif. Quand le montage commence, on fait un transfert des plans nécessaires au film. Le problème c'est l'usure du cerveau devant le défilement des images sur l'écran. Je note sur un cahier la description de chaque plan. Ça me permet une consultation plus rapide, moins usante, de la richesse du stock.

Vous parlez souvent de votre caméra comme d'un outil de travail.

J'ai tourné mon premier film avec une caméra qui faisait un bruit de machine à coudre. Mes films suivants avec une caméra énorme, blindée, pour ne pas entendre le bruit de sa mécanique. Aujourd'hui, comme un prolongement de mon cerveau, dans ma main, au chaud, je tiens une caméra fraternelle. Voilà toute l'histoire de ma vie et mon bonheur de la terminer en filmant librement à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. Je rejoins mes amis peintres, écrivains, musiciens. Je fais partie d'un mouvement précis dans l'histoire du cinéma : filmer à la première personne. Aujourd'hui, le spectateur sait reconnaître les films où l'auteur tient la caméra, et vous montre son seul point de vue. Un nouveau trio est en formation : Filmeur. Filmé. Spectateur. Un parfum différent. Dans les *Six Portraits XL*, on m'entend dialoguer par petites touches avec la personne que je filme. Je souhaite que le spectateur me suive, devienne filmeur lui aussi en regardant mon travail, l'approuvant, le contestant, cherchant une autre façon de voir les choses. Je me suis

aperçu que ma caméra, par moments, était comme un instrument de musique. Dans un de mes films, j'ai mis *Stardust* joué au saxophone par Lester Young. J'avais l'impression de filmer comme il soufflait. Quand je tiens la caméra, mon souffle règle mes déplacements, mes arrêts, le rythme et la durée du plan. C'est la maîtrise de la respiration qui me guide et quand elle commence à se bloquer c'est que le plan est en perte d'énergie et qu'il faut couper.

Vous m'avez dit que la caméra vidéo avait opéré un « changement silencieux » dans le cinéma.

À la toute extrême limite, maintenant, vous pouvez faire un film seul et sans argent. À cause du génie des ingénieurs, vous pouvez le fabriquer, le monter, le projeter à un directeur de salle et faire 50/50 si ça l'intéresse. Par contre, si vous avez le désir de filmer « La bataille d'Austerlitz », j'irai voir, j'adore le grand spectacle, mais il vous faudra un scénario, des acteurs, des techniciens, un producteur, un distributeur... Le livre que j'ai préféré lire, c'est *Les Confessions* de Jean Jacques Rousseau. Il y raconte sa vie et dit « je ». C'était au XVIIIe siècle et ce fut un choc. Ce que j'aime aussi, c'est les croquis pris sur le vif. Louis David était à une fenêtre quand Marie-Antoinette, reine de France, est passée dans la rue Saint-Honoré, assise sur une charrette, allant à l'échafaud place de La Concorde. Il a fait sur le champ un dessin d'elle qui me traverse. J'aurais voulu être là avec ma caméra.

Mais vous ne pouvez pas être partout, tout filmer.

C'est bien ce qui me chagrine. Je me lève le matin et jusqu'à la fin de la journée je suis en alerte permanente. Mes yeux filment chaque instant. J'attends que la vie propose une perle à l'objectif de ma caméra. J'aurais voulu filmer ma vie intime dans ses moindres détails, mais c'est impossible. Un jour, un (ou une) cinéaste le fera. Toute la fiction autour de l'amour sera dépassée. Analysez une de vos journées avec franchise et faites la liste de ce que vous accepteriez qui soit filmé... Je ne parle pas des coulisses de tous les pouvoirs... Un dixième de la vie est accessible à une caméra. Dans mon propre journal filmé, il y a des morceaux que je ne voudrais pas montrer. Je n'aurai pas le temps de les enlever avant de m'envoler... Comme il y a des portraits qui dorment encore et que je devrais aller réveiller...

Vous avez d'autres portraits en cours ?

Je filme un homme jeune qui tient une boutique de chocolats, thés et cafés. Son père fabrique les chocolats, lui torréfie les cafés. Son père va prendre sa retraite. Lui, il quittera Paris, ira à Lyon où habite son ami. Son laboratoire chocolat sera attaché à la boutique. Il cherche un lieu. C'est l'aventure... Filmer la vie, pour moi, met des plumes au plaisir de la vivre.

Propos recueillis par Amanda Robles le 4 mai 2018

<https://journals.openedition.org/entrelacs/>

Nous remercions Claire Châtelet et Julie Savelli



# Alain Cavalier

- 1962 Le Combat dans l'île
- 1964 L'Insoumis
- 1967 Mise à sac
- 1968 La Chamade
- 1976 Le Plein de super
- 1978 Martin et Léa
- 1978 Ce répondeur ne prend pas de messages
- 1981 Un étrange voyage
- 1986 Thérèse
- 1990 24 Portraits
- 1993 Libera Me
- 1996 La Rencontre
- 2000 Vies
- 2002 René
- 2005 Le Filmeur
- 2008 Les Braves
- 2009 Irène
- 2010 Pater
- 2014 Le Paradis
- 2015 Le Caravage
- 2017 Six Portraits XL

# Générique

Producteur  
Michel Seydoux  
Camera One

Un film de  
Alain Cavalier

Montage Léon - Guillaume - Jacquotte - Daniel - Philippe  
Emmanuel Manzano

Montage Bernard  
Françoise Widhoff

Mixage  
Aliocha Fano Renaudin - Florent Lavallée

Distribution  
Tamasa avec le soutien du CNC

France - 2017 - Couleur - Dolby - DCP



**TAMASA - 5 rue de Charonne - 75011 Paris**  
**[www.tamasa-cinema.com](http://www.tamasa-cinema.com)**